

Pour L'enfance

Nationalisme et Chauvinisme à l'École Primaire

Malgré l'activité infatigable d'organisations qui, comme le S.N. des instituteurs luttent dans tous les domaines et sur tous les plans contre le chauvinisme fauteur de guerre, la tâche d'épuration reste encore grande et puissante...

Nous savons bien que l'école est depuis sa création considérée comme chargée de former les futurs hommes, en vue de fonctions sociales déterminées à l'avance.

Nous savons aussi qu'un Etat quel qu'il soit, conçoit les méthodes d'enseigner à sa façon; à un Etat autoritaire correspond fatalement une école de dressage; nous n'en donnerons pour exemple que les Baillias italiens et les écoles hitlériennes.

Ce n'est pas là notre conception. Nous voulons une pédagogie dont la doctrine soit simplement humaine. En éduquant l'enfant d'aujourd'hui, nous pensons sans cesse qu'il sera l'homme de demain.

Mais à aucun prétexte, nous ne voulons par exemple qu'avec une notion fautive de la « patrie », avec un exposé plus ou moins « arrangé » d'un épisode historique, on infiltre dans l'esprit de l'enfant la haine pour d'autres hommes, ou le désir de défendre une cause qu'il croit juste parce que trompée.

On nous accuse de vouloir introduire la lutte de classe à l'école. Il n'en est nul besoin pour nous; d'autres s'en sont chargés avant nous. Ce n'est pas nous qui avons établi des écoles pour les enfants du peuple et d'autres écoles pour ceux des classes fortunées; et si ces enfants du peuple n'ont pour les enseigner que les misérables primaires, c'est sans doute qu'on a réservé les agrégés pour les privilégiés de la naissance.

Et aujourd'hui, est-ce nous qui voulons non pas dresser l'un contre l'autre deux classes de la société mais deux éléments de la même classe, est-ce nous ou bien ceux qui déclarent combattre le socialisme ennemi de la famille, et de toute éducation humaine, et combattre certain pacifisme qui ne vise qu'à tuer l'énergie des jeunes générations. (Ecole Française d'oct 10 septembre 1936.)

Voilà les expressions haineuses que nous trouvons malheureusement dans les paroles de certains instituteurs.

Nous préférons à cette exaltation de la haine et de l'esprit belliciste, donner à l'enfant peu à peu le sens de sa responsabilité et développer sa volonté, pour qu'il soit plus tard en mesure de tenir dans la société la place pour laquelle il sera jugé apte, non suivant son origine et sa fortune, mais selon ses aptitudes personnelles et ses goûts.

Mais hélas, nous n'avons pas seulement à lutter contre les brebis galeuses, c'est tout l'esprit qu'il faudrait changer, cet esprit traditionnel et dogmatique. Ce qu'on nous reproche surtout, c'est de penser que l'éducation au même titre que le pays tout entier est la proie d'une oligarchie. Pour cela même nous nous devons d'aller de l'avant. Souvenons-nous de l'admirable réplique de Jaurès au dilettante qui lui reprochait un jour à la Chambre des députés de ne pas conserver « la tradition qui était dans l'esprit français ». Et Jaurès de lui répondre : « La tradition M. Barrès nous en avons pris toute la flamme, nous nous en avons laissé la cendre ».

C'était le même Barrès qui en 1913 traitait nos aînés d' « Aliborons » sans se douter que des milliers d'entre eux allaient bientôt s'illustrer (?) au champ d'honneur, — puisque c'est ainsi que la tradition baptise l'ignominie du champ de bataille. Quelles illusions étaient les leurs ! « Soldats de la République », disait en juillet 1914 Ch. Peguy, « je pars pour le désarmement général et la dernière guerre... » Hélas !

Il ne faut pas qu'une si affreuse duperie recommence.

« Mourir pour la patrie ? » dit le chant guerrier si répandu dans les manuels classiques, « c'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-



REVUE DE LA PRESSE



LES LIVRES

LA SAISON THEATRALE (Casino de Biarritz)

Dans « La Flèche », Bergery ironise spirituellement sur ce théâtre national subventionné qui s'appelle le Congrès annuel du Parti Républicain, virgule Radical et Radical Socialiste. A propos de la comédie du salut dit olympique il nous dit à juste titre que le vrai salut du radicalisme, c'est le doigt dans l'œil. Quant à sa description de la traditionnelle intervention du bon gros Edouard nous ne saurions résister au plaisir de la citer entièrement :

Même comédie Edouard Herriot. Il arrive au milieu de la séance (bien sûr). Il fait mine d'apaiser l'ovation pour ne pas interrompre l'orateur (bien entendu). Il allume sa pipe d'un air débonnaire (comme de juste). Le président annonce qu'il y a encore huit orateurs plus Herriot; on crie « Herriot » comme les fiancées crient « maman », le président, chargé d'honneur, supplie l'orateur indésiré de parler, marquant par là son respect de militant (évidemment). L'orateur n'arrive pas à dominer le tumulte des cris « Herriot », celui-ci se laisse faire violence (je l'aurais parié). Il livre aux militants un cœur à la sauce « méditation-philosophique - d'un-vieil-homme - sans - ambition - auquel-on-avoulu-faire-du-mal ». Et il termine par cette phrase dont se nourrit le Parti pendant un an : « Ni guerre extérieure ni guerre civile ».

Il a dû être content de trouver cela.

L'autre Edouard sera sans doute plus flatté des éloges que lui décerne (avec assurance, comme dirait l'autre) M. Emile Roche dans sa « République ».

Edouard Daladier, acclamé, a dit les mots que l'on sait.

Et, en grand ministre de la Défense nationale, il a affirmé, à son tour, l'impérieuse nécessité d'une paix sociale et d'une reprise de l'activité du pays, sans lesquelles il ne saurait, lui responsable, accomplir sa besogne.

« Vendredi », chez qui subsiste inaltéré l'esprit qui animait le Front Populaire à ses débuts, marque nettement les responsabilités radicales dans la conduite du gouvernement à l'égard de l'Espagne.

Dans ce domaine, la responsabilité des radicaux est terriblement engagée. Ils occupent le Quai d'Orsay. Ils l'occupent même doublement puisque deux ministres radicaux y sont installés. C'est assez pour faire de la bonne besogne. C'est trop pour ne rien faire et pour laisser courir les événements à la catastrophe.

LE BUDGET « DEMOCRATIQUE »

Le « Temps » est scandalisé à l'idée que les charges provoquées surtout par l'augmentation des armements puissent, même dans une très faible mesure, être supportées par les malheureux contribuables qui gagnent plus de 7.500 frs par an et que la fraude sur les revenus des valeurs mobilières soit rendue plus difficile :

L'aggravation de la fiscalité est la conséquence logique de l'augmentation des dépenses. Comme on ne pouvait raisonnablement faire face à cette surcharge considérable uniquement par l'emprunt, force était au gouvernement de proposer la création de nouvelles res-

sources d'impôts. Rien ne prouve d'ailleurs que la petite minorité de contribuables à laquelle on s'obstine à demander des sacrifices soit capable de fournir effectivement le supplément escompté.

Malheureusement, M. Vincent Auriol est socialiste et obligé de se conformer à la doctrine du Front Populaire. Or cette doctrine veut à la fois qu'on fasse payer « les riches » et que, pour combattre la fraude, on livre aux capitaux d'épargne une guerre sans merci.

C'est pourquoi le ministre des Finances projette d'accentuer pour les revenus supérieurs à 75.000 francs — limite qui, en francs Auriol, ne représente du reste plus qu'un revenu très moyen — la progressivité déjà excessive de l'impôt général, et d'aggraver le préjudice sur les grosses successions. C'est pourquoi aussi il se propose — s'inspirant d'une des initiatives les plus discutables de M. Roosevelt — d'instituer une taxe sur les réserves actuelles et futures des sociétés, sans tenir compte que ces réserves sont en général réinvesties dans les entreprises dont l'activité en a permis la formation. C'est pourquoi, enfin, il annonce son intention de mettre en vigueur par décret, à partir du 1er janvier prochain, le carnet d'identité fiscale, devant l'application duquel ses prédécesseurs avaient sagement reculé de crainte de favoriser une thésaurisation qui n'avait vraiment pas besoin d'être encouragée.

« Mourir pour la patrie ? » dit le chant guerrier si répandu dans les manuels classiques, « c'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-

l'agressivité redoublée du fascisme à l'échelle internationale.

La rébellion fasciste contre la République espagnole s'effectue avec l'appui ouvert des pays fascistes et dans les conditions du blocus de l'Espagne républicaine. — réalisé sur l'initiative des pays démocratiques, — a galvanisé et excité les forces du fascisme à travers le monde et en France tout particulièrement.

Sur le plan économique, on constate le sabotage des lois sociales, les nombreuses violations des contrats collectifs, les licenciements, le sabotage de l'économie nationale, l'organisation de la vie chère.

Sur le plan politique, en dépit du décret de dissolution des ligues fascistes, on constate la reconstitution et l'activité des groupements de guerre civile, des mobilisations fascistes tous jours plus fréquentes, des armements que l'on ne peut plus dissimuler, des agressions, voire des attentats et une campagne de presse pour affoler, pour amener, pour créer l'atmosphère propice aux coups de force contre le peuple.

Il est incontestable que la réaction s'emploie de toutes ses forces à faire échouer l'œuvre du Front populaire.

Mais il faut constater aussi que l'insolence de la réaction et du fascisme, que les difficultés du Front populaire sont aussi — comme l'a justement écrit le camarade Zyromski dans « Le Populaire » du 15 octobre — « Le résultat des défaillances, des reculs et des capitulations du gouvernement devant le fascisme de l'intérieur et de l'extérieur. » (Applaudissements).

LA HARANGUE DU « DOUCHE »

Du nouvel accès de délire de Mussolini, Bracke dégage quatre points :

- 1° Illusion du désarmement ; 2° Illusion de la sécurité collective ; 3° Illusion de la paix indivisible ; 4° Illusion de la Société des Nations.

Dans l'« Œuvre », Albert Bayet prend la défense de la sécurité collective :

Naturellement, il se trouve des Français (je veux dire des hommes nés en France) pour applaudir aux propos du Duce.

Je voudrais leur soumettre deux observations :

La première, c'est que la paix « non-indivisible », cela s'appelle, en bon français, la guerre.

La seconde, c'est que la France a déjà fait l'essai de cette théorie spéculative.

Mais nous, républicains, nous demeurons fidèles à l'idéal de Wilson, de Briand, d'Herriot : nous voulons la paix.

Indivisible ? Oui. Nous ne concevons pas qu'on fasse à l'incendie sa part, au crime sa part, à la guerre sa part. Nous demandons qu'indivisiblement les peuples cessent de s'entre-tuer, qu'indivisiblement ils substituent au règne de la Force le règne du Droit.

Nous savons que la paix ne sera indivisible que lorsque le capitalisme international aura été abattu, lorsque les causes d'antagonisme entre impérialismes auront disparu par la suppression de ceux-ci.

LE DISCOURS DE THOREZ

Nous sommes heureux d'apprendre que Thorez constate enfin le danger de l'offensive fasciste :

La contre-offensive de la réaction en France est d'ailleurs en rapport avec

Réflexions décousues sur « LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ »

Avec les « Hommes de bonne volonté », immense monument encore inachevé, Jules Romains a entrepris le tableau à la fois vaste et minutieux de la société française de l'immédiat avant-guerre. Disons tout de suite qu'il a, jusqu'ici, admirablement réussi dans cette œuvre gigantesque qui restera certainement pour le début du vingtième siècle un témoignage analogue à ce qu'auront été la « Comédie humaine » et les « Rougon Macquart » pour le commencement et la fin du dix-neuvième. Balzac, Zola, Romains : ascension, apogée, commencement du déclin du capitalisme.

Au travers des douze volumes déjà parus, le lecteur assiste au développement normal de la vie sociale : individus, milieux et classes sont à la fois examinés au microscope et brossés dans une vue d'ensemble. Les diverses intrigues qui se déroulent indépendamment les unes des autres n'ont comme lieu occasionnel que le hasard des rencontres provoquées par l'interdépendance de toutes les couches de la société.

L'auteur se place délibérément au-dessus de la mêlée sociale, mais, par son souci de la vérité, sa vision objective des rapports économiques, son démantèlement de tous les rouages du régime, il fait volontairement ou non, œuvre révolutionnaire. On peut dire de cet ouvrage ce que Vallès (1) disait de Dumas fils, Flaubert, Goncourt et Zola : « Ils condamnent et frappent la société à leur façon, en lui ouvrant le ventre et en éparpillant ses entrailles fumantes, même en lui barbouillant le nez avec le pus de leurs plaies. »

Combinaisons sordides d'affairistes, longues conversations d'étudiants lucides « à la recherche d'une Eglise », mais vite déçus par tous les groupements existants, fades mondanités, conspirations de terroristes, mesquines intrigues d'évêchés et de salons, ardente volonté syndicaliste de la classe ouvrière, cénacles d'intellectuels avancés, manœuvres de colloques parlementaires et manigances d'antichambres ministérielles apparaissent dans l'harmonieux désordre de la vie même, avec, comme toile de fond, le spectre hideux de la guerre qui monte à l'horizon. Depuis que Briand avait réussi, par leur mobilisation, à briser la grève des cheminots, rien, pas même la bonne volonté de certains ministres, n'arrêta plus la « montée des périls ».

Tandis que pétroliers et magnats internationaux de l'industrie lourde tirent profit de la préparation de la guerre en fournissant les deux camps à la fois et voient en elle le suprême moyen d'anéantir définitivement l'élan révolutionnaire de la classe ouvrière, l'auteur semble partager le point de vue de son héros préféré, le normalien Jerphanion, pour qui « ce qui a empêché la sécurité humaine, c'est la révolte des paysans de « chez lui... », c'est la présence, chez « nous et chez les autres, des violents » et des rapaces; et c'est l'incroyable « faiblesse que la société humaine leur « a montrée... Comment se débar- « rasser d'eux ? Par une opération de « police au plus noble sens du terme, « c'est-à-dire, comme en 89, par la « Révolution. Mais que, cette fois, on « s'arrange pour qu'ils n'y coupent « pas... »

« ...Maintenant, il y a peut-être « des peuples où les violents et les « rapaces sont si nombreux qu'on est « presque fondé à dire que c'est le « peuple lui-même dans son entier « qui est violent et rapace. J'hésite « à le croire, mais peut-être... S'il y « a comme cela des peuples « chants », il faut sauver contre eux « la sécurité humaine. Il faut les re- « connaître et les réduire à l'impuis- « sance. Comment les reconnaître ? « En adoptant en face d'eux, autour « d'eux, une attitude pacifique, si « évidemment exempte de toute pro- « vocation, qu'ils ne pourront, s'ils « bougent, que se mettre dans leur « tort. (Ça me paraît très loin des « méthodes en vigueur.) Comment « les réduire à l'impuissance ? Par la « guerre, comme la combinent et la « feraient nos maîtres ? Je ne m'y fie « pas. Je ne vois ici encore que la « Révolution, devenue internationale, « devenue police des peuples. »

Mais pourquoi Jules Romains, par ailleurs si perspicace et volontairement objectif, donne-t-il quelquefois l'impression de vouloir restaurer le culte du héros et, épris de ses person- nages, les fasse apparaître comme sympathiques jusque dans leurs travers. Le lecteur doit faire effort pour crier : « Halte-là ! » au même Jerphanion, solide intellectuel de souche paysanne, madré et prudent par tempérament, révolutionnaire par raison-

nement et terriblement ambitieux par surcroît, lorsqu'il se livre à de honteux maquignonnages pour faire élire le réactionnaire marquis de Saint-Papoul, puis dérobe Mathilde Cazalis au noble instituteur Clanciard. On doit se contraindre aussi pour retirer son amitié à Gurau, l'avocat aux sympathies syndicalistes agissantes qui, devenu parlementaire, laisse les pétroliers qu'il combattait mettre la main sur son journal et glisse sans transition vers la carrière ministérielle, tout en ayant l'air de rester fidèle à ses idées. Il est dommage que de pareilles tares, qui complètent d'ailleurs parfaitement ces individus, soient présentées non seulement avec pénétration, mais encore avec une certaine bienveillance. Les « salauds » sympathiques sont pourtant bien plus dangereux que les autres !

Tous ces agités du vingtième siècle se retrempe d'ailleurs parfois dans une atmosphère de chaude poésie. Les multiples aspects de Paris et de sa banlieue sont évoqués avec la tendre passion d'un Parisien qui aime sa « grandville ».

L'admirable scène du petit Louis Bastide jouant au cerceau sur les côtes de Montmartre, le fourmillement de la banlieue nord au petit jour, les promenades de Jallez avec la petite Hélène Sigeau, sa recherche de la vie inimitable, ses longues balades avec Jerphanion sont à l'ensemble de l'œuvre ce que sont à un tableau impressionniste les taches des plus belles couleurs.

PIERRIBE. (1) Voir « Commune » de septembre.

LES SPECTACLES

FILMS SOVIÉTIQUE

Perdus dans l'océan des films idiots, ignoblement bourgeois et sentimentaux, QUELQUES films soviétiques nous consolent et nous font espérer... QUELQUES, ai-je écrit, car d'autres, comme « Harmonica », sont d'écœurantes platitudes à la gloire du stakanovisme agricole ou, comme « les Amies », versent dans le sentimentalisme hollywoodien : longs baisers, regards extasiés, etc...

Ah ! comme nous préférons l'âpreté, le dynamisme de « Tchapaïev » et de la « Révolte des pêcheurs » !

Oui, nous voulons des films qui parlent de nos souffrances et de notre lutte pour abolir la souffrance !

Je ne voudrais pas terminer ces quelques lignes sans parler de « Une Nuit sur le Mont Chauve », gravures animées, sur le thème musical de Moussogorski.

C'est l'expression plastique — ou plutôt cinématographique — du surréalisme.

Va-t-on reprendre le mot d'ordre déjà vieux : « Le surréalisme au service de la Révolution » ?

Nous l'espérons : il faut faire feu de tout bois... Révolution d'abord ! Henry JAMES-NAIK.

COLLECTION « ÉTUDES ET DOCUMENTS SUR LA GUERRE »

Un Livre Noir. Diplomatie d'avant-guerre et de guerre, d'après les documents des archives russes. Correspondance d'Isvolsky, de Benckendorf, etc. Rapports de Nekoulof, Sazonov et Kokovtsov. Conférences militaires franco-russes. L'emprunt russe. La question des Détroits. 6 volumes in-8° (2.000 pages). 150 »

- L'abominable néantité de la presse (correspondance Raffalovitch) 1 volume de 480 pages. 25 »
- Le règne de la bête, par Gustave Dupin 9 »
- Les Preuves. Le crime de droit commun, le crime diplomatique, par Mathias Morhardt. 15 »
- L'Angleterre a voulu la guerre 5 »
- Les savants américains devant le problème des origines de la guerre 4 »
- A propos de la guerre qui vient 10 »
- L'éponge de dinaigre, par Raymond Lefebvre 3 »
- Le Film 1914, par Lucien Laforgue 15 »
- Conférence sur les responsabilités de la guerre, par Gustave Dupin 2 »
- M. Poincaré et la guerre de 1914, par Gustave Dupin. 15 »
- Les temps maudits, par Marcel Martinet 6 »
- La Muse de sang, par Civiex 3 »
- Le Fusillé, par Blanche Maudpas 12 »
- Lettres de la prison, par Rosa Luxembourg 5 »

Total 324 » Prix spécial franco : 200 francs. En quatre versements : 65 francs à la commande et trois versements mensuels de 50 francs. EDITIONS DE LA LIBRAIRIE DU TRAVAIL 17, Rue de Sambre-et-Meuse, 17 PARIS-10* (Chèque postal 43-08 Paris)

La Fédération des Jeunesses Socialistes de la Seine et « La Jeune Garde » Organisent Le Samedi 14 Novembre 1936 à 21 heures Salle du Petit Journal (21, Rue Cadet) une Grande Fête Artistique suivie de BAL DE NUIT sous la Présidence d'Honneur de LÉO LAGRANGE Sous-secrétaire d'États aux Loisirs et aux Sports sous la Présidence effective de DESPHELIPPON secrétaire de la Fédération de la Seine